

Faut-il le dire? nous croyons que la *Gazette* se plaçait à un point de vue plus juste. Car il y a vraiment divergence de principes entre conservateurs et libéraux. Sous le régime des institutions parlementaires telles que pratiquées en Amérique, tous les hommes politiques sont des libéraux, mais ils se forment en deux camps selon qu'ils professent plus ou moins le libéralisme politique, selon qu'ils veulent donner au peuple, à la masse, une influence plus ou moins immédiate et exclusive sur le gouvernement de la chose publique. Or ce plus et ce moins représentent des principes. Un tel veut abaisser le cens électoral, tel autre s'y objecte. Celui-ci veut la liberté, la souveraineté populaire limitée, celui-là la réclame sans limites. M. Gladstone, pour prendre un exemple en Europe, est en faveur du scrutin secret et du "désétablissement," M. d'Israëli est contre. Cela suffit pour que M. Gladstone soit un libéral et M. d'Israëli un conservateur: affaire de comparaison. Dans notre pays, certains hommes ont voulu "les juges de paix électifs et les parlements annuels," et plus tard ont demandé que le peuple fût consulté directement sur la question de la Confédération; d'autres s'y sont opposés: de là deux partis, séparés par le principe même de la liberté entendu différemment. Il n'y a que peu de jours encore, on a lancé un programme demandant l'abolition du Conseil Législatif de Québec. Les conservateurs s'opposent à cela, et pourquoi? sinon pour obéir à leur principe que l'influence populaire, celle de la Chambre d'Assemblée, a besoin d'un contrepoids. D'autres questions non moins importantes, étudiées de près, prouveraient la même divergence essentielle.

La *Nation* fait, d'ailleurs, profession de "la plus entière soumission à l'autorité religieuse," et promet de consulter "dans les questions mixtes ceux qui pourraient la guider." Que la *Nation* soit séparée du *Courier*, en politique, par des principes ou seulement par des questions d'administration, on sera heureux dans tous les cas d'espérer qu'il n'y aura plus à St. Hyacinthe de discussions religieuses entre les partis que représentent respectivement ces deux feuilles. Qu'il en soit ainsi. On peut, on doit même rester uni sur les matières religieuses, tout en se divisant en politique. Cette opinion, ou nous nous trompons beaucoup, est celle même du *Courier*, qui sera content sans doute de n'avoir plus à combattre qu'un adversaire purement politique.

OSCAR DUNN.

La Cour Criminelle s'est ouverte lundi matin, à Montréal. L'hon. Badgley est le juge siégeant et M. Piché représente la Couronne.

En voyant monter l'hon. juge sur le Banc, les avocats se demandèrent comment il se faisait qu'on pût assister à un pareil spectacle dans un pays bien organisé. Il est malheureux d'être obligé de faire des remarques désagréables à l'égard d'un juge dont la science, le talent et l'amour du travail sont si remarquables; mais le devoir avant tout! Il est des infirmités qu'on déplore mais dont on a le droit de parler, lorsqu'au lieu de se faire oublier, elles se manifestent d'une manière dangereuse pour les intérêts de la société. Tant pis pour les juges qui ne comprennent pas leur position! et tant pis aussi pour les ministres ou procureurs généraux qui n'ont pas assez d'énergie pour faire respecter les choses importantes confiées à leurs soins!

Quel ordre de choses! Quelle organisation! Faut-il pour être bon conservateur conserver tout cela?

L'honorable Louis Joseph Papineau est mort, samedi soir, à Montebello, sa résidence d'été, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Les dépêches télégraphiques faisaient pressentir depuis quelques jours la fatale nouvelle qui annonçait, dimanche matin, le trépas de l'illustre orateur. Pris soudain d'une inflammation de poumons, il pouvait difficilement à un âge si avancé, malgré sa vigueur naturelle, triompher de cette sérieuse maladie. Le temps ne nous permet pas de dire plus au sujet de ce triste événement. D'ailleurs, nous avons déjà publié, l'année dernière, la biographie et le portrait de M. Papineau; nos lecteurs pourront y référer.

FEU MGR. DEMERS.

Nous n'avons pu jusqu'à présent parler de ce saint évêque qui vient de mourir après une vie tout entière consacrée à la propagation de la foi.

Le Très Rév. Modeste Demers, premier évêque de l'île Vancouver, naquit le 11 octobre 1808, d'une pieuse et honnête famille, dans la paroisse de St. Nicolas, près de Québec, Canada. Il fit ses études au Séminaire de Québec, fut ordonné prêtre le 7 février, 1836, et laissa le Canada pour la Rivière-Rouge l'année suivante. Ayant été désigné pour accompagner le Très Rév. F. N. Blanchet, vicaire général de Québec, à la mission lointaine d'Orégon, il partit avec lui pour s'y rendre le 10 juillet, 1838, le Père Blanchet ayant laissé Montréal le 3 mai précédent. Ils atteignirent le Fort de Vancouver le 24 novembre 1838, après un long, pénible et ennuyeux voyage de près de sept mois, fait en canots et en bateaux à l'exception de trois

jours passés à cheval pour se rendre de la Saskatchewan aux rivières d'Athabaska, et de neuf jours employés à franchir les Montagnes Rocheuses, de Jasper's House à Boat Encampment, ou Big Bend, sur la rivière Colombie.

Nous regrettons de ne pouvoir donner plus de détails sur cette vie de sacrifices héroïques, de dévouement inaltérable au milieu de populations sauvages et barbares. Mgr Demers joignait à de grandes vertus beaucoup de talent.

CHOSSES ET AUTRES.

Quelqu'un qui revient de Québec, dit qu'il n'a vu que des étra gers pendant l'Exposition. En mettant pied à terre, il demanda à quelqu'un le chemin d'un bon hôtel: "Je ne puis pas vous dire, monsieur, je suis étranger ici." Après avoir fait la même demande deux ou trois fois sans obtenir une autre réponse, il parvint cependant à rencontrer un Québécois qui le mit dans la bonne voie. Rendu à l'hôtel, il se hâta de demander au commis de lui indiquer l'endroit de l'exhibition. Le commis lui répondit qu'étant arrivé de la vieille à Québec, il n'avait pas encore eu le temps de rien voir.

Un peu déconcerté, notre homme s'en alla cependant porter sa malle dans la chambre qu'on lui avait donnée. Il venait d'y entrer, lorsque l'une des servantes vint frapper à la porte de sa chambre pour le prier de la conduire à la cuisine, en lui disant qu'elle était étrangère et qu'elle avait perdu son chemin. Après plusieurs autres contrariétés du même genre, notre homme vint à bout de rencontrer un Québécois qu'il ne voulut pas lâcher durant tout le temps de l'exhibition.

UNE ERREUR TYPOGRAPHIQUE.

Un journal américain devait publier dernièrement deux paragraphes bien distincts; dans l'un, on parlait du sermon d'un ministre protestant, et dans l'autre, de la course furieuse d'un chien. Le metteur en pages ayant mêlé les deux paragraphes, on lut, le lendemain, ce qui suit dans le malheureux journal:

"Le révérend James Thompson a prêché devant un auditoire considérable, dimanche dernier. C'était son dernier sermon avant de partir pour l'Europe. Il exhorta l'assistance à prier pour lui et fit quelques remarques pleines d'apropos sur son départ prochain. Alors des enfants le saisirent, lui attachèrent une chaudière après la queue et le lâchèrent. Une grande foule se rassembla et s'amusa à le voir ainsi courir dans les rues de la ville. La police devrait empêcher les enfants de se livrer à un pareil amusement."

POUR LES VIEUX GARÇONS INCREDULES.

Voltaire, leur maître, a dit: "Plus il y a d'hommes mariés dans un pays, moins il y a de crimes. Le mariage rend l'homme plus vertueux et plus sage. Un homme qui n'est pas marié n'est que la moitié d'un être parfait; pour le compléter, il lui faut l'autre moitié. Il ne peut pas plus marcher droit qu'un bateau avec une rame, un oiseau avec une aile."

Ecoutez, messieurs les bacheliers, et réfléchissez.

EDUCATION.

Lundi, a eu lieu, à l'amphithéâtre de l'Université Laval de Québec, l'ouverture des cours publics dont nous avons déjà parlé.

Voici les différents sujets qui seront traités pendant le cours de l'année, et les noms des professeurs:

M. le Dr. Larue, chimie appliquée à la métallurgie, et chimie appliquée à l'agriculture et à l'industrie; Rév. T. Hamel, physique et mécanique appliquées, et génie civil; Rév. B. Paquet, droit naturel; M. Langelier, économie politique; Rév. M. Beaudet, littérature grecque.

Les journaux de Québec invitent ardemment la jeunesse à suivre ces cours. Ils ont raison de le faire. Mais à notre tour, nous prions nos confrères de recueillir, dans l'intérêt du public, les enseignements précieux qui vont sortir de ces cours.

BALSAMO.

WOLFE ET MONTCALM.

Plusieurs fois déjà nos lecteurs ont lu, dans les colonnes de notre journal, le récit des événements tristes et glorieux que ce monument est chargé de commémorer. Ce monument unit, dans une même immortalité, le vainqueur et le vaincu, tous deux grands et dignes du drapeau sous lequel ils combattirent. Nos lecteurs trouveront, dans le roman que M. Marmette publie en ce moment dans l'*Opinion Publique*, le récit intéressant de ces événements.

LES JARDINS DE BERLIN.

Cette gravure représente l'intérieur d'un jardin d'hiver près de Berlin. Ce jardin d'une grande magnificence, renferme toute espèce de plantes tropicales et de fleurs exotiques.

WIESBADEN.

"On s'amuse à Bade," est un dicton bien connu en Europe. Parmi les amusements qu'on y trouve on y remarque les célèbres tables de jeu. L'établissement où elles sont, est constamment encombré d'une foule considérable. Des salles de rafraîchissement sont ouvertes, et la musique ne manque pas.

Un incendie né dimanche à 3 heures du matin, à St. Albans (Vermont) dans Lake street, a réduit en cendres toute la portion sud de cette rue, depuis le "block" Farran jusqu'à la "St. Alban's House." Quinze maisons d'habitation ont été détruites, ainsi que plusieurs magasins, entrepôts, écuries, les bureaux du *Transcript* et ceux du journal français le *Protecteur*. Les pompiers n'ont pu, faute d'eau, combattre l'incendie, qui s'est éteint de lui-même après avoir fait rage pendant cinq heures. Les pertes matérielles sont évaluées à \$300,000 et couvertes en partie par des assurances. Aucun accident n'est signalé.

FAITS DIVERS.

Il est arrivé une aventure fort désagréable à Mlle Thurston qui, durant l'été, a fait plusieurs ascensions en ballon. Partie de Watertown dans l'après-midi, elle arriva vers 7 heures au dessus d'une forêt où son aérostat descendit et s'accrocha au sommet d'un arbre. Comme il faisait déjà nuit et qu'elle ignorait complètement où elle se trouvait, elle se vit forcée de passer la nuit dans son gîte aérien. Au matin, elle déroula une corde qui lui sembla presque toucher la terre, mais après s'être laissée glisser jusqu'au bout elle découvrit que la distance qui la séparait du sol était d'au moins 20 pieds. Il n'y avait pas à balancer; notre jeune aéronaute se laissa choir, sans heureusement éprouver d'autre mal qu'une forte secousse. Elle se fraya ensuite un chemin à travers la forêt et arriva à 6 heures du matin à une ferme, où on s'empressa par une hospitalité des plus cordiales, de lui faire oublier ses contretemps.

Encore un suicide, entouré de circonstances bizarres.

On lit dans le *Phare de la Loire*.

Dernièrement, on enterrait civilement à Chablis, une jeune fille morte dans les circonstances suivantes:

Indignement abusée par son amant, qui avait promis de l'épouser, elle voulut en finir avec la vie.

Elle écrivit au jeune homme sa résolution bien arrêtée, et plaça en évidence une lettre fort touchante à sa mère qui, selon son habitude, était partie le matin pour aller travailler aux vignes; puis elle s'enferma dans une chambre, mit des tampons de linges aux fenêtres, alluma trois réchauds, se vêtit tout de blanc et se coucha sur son lit. Elle attendait la mort, et en attendant, un crayon à la main, elle notait tout ce qu'elle éprouvait:

"Je n'ai pas mal au cœur, écrivait-elle, ma tête est libre.— Des mouches noires voltigent devant mes yeux.—Les mouches ont disparu.—Les mouches de tout à l'heure sont revenues.— Je souffre; mon front brûle mes mains."

Le crayon tomba, et quand les parents revinrent le soir à la maison, ils ne trouvèrent plus que le cadavre de la jeune fille.

AFFREUX.—Une dépêche de Fisk Hill Landing, Poughkeepsie, le 15, dit qu'un petit garçon de deux ans, appartenant à la femme forte de la ménagerie de O'Brien, est mort de faim, jeudi soir. Cette dépêche ajoute que le petit malheureux avait été enfermé seul dans une chambre, les mains liées derrière le dos. Regardant par la fenêtre, il demanda un morceau de pain à la cuisinière. Cette dernière prit une échelle, y monta et lui jeta un morceau de pain sur le plancher. Il parait que la femme avait acheté l'enfant à Paris pour la somme de \$100, afin de lui donner un rôle dans la ménagerie. Le petit malheureux a été inhumé aujourd'hui. On est en mesure d'arrêter la femme.

Un acrobate américain, nommé Donaldson, a beaucoup étonné, l'autre jour, les habitants de Reading, L., en faisant une ascension dans un ballon qui, pour toute nacelle, n'avait qu'un trapèze, où s'est assis le hardi aéronaute et une ancre qui servait de lest. Lorsqu'il fut arrivé à une hauteur de 300 pieds, il commença ses évolutions gymnastiques, qui durèrent au moins un quart-d'heure, et après s'être reposé quelques secondes, il les répéta de nouveau, cette fois à une distance de trois-quarts de mille de terre.

Il vient de paraître un livre qui jette un singulier jour sur le rôle de Napoléon III à la bataille de Sedan. L'auteur est le général Wimpfen, qui prit le commandement après la blessure de MacMahon. Par trois fois, le général Wimpfen, dans cette journée, fit demander à l'empereur, même par écrit—les lettres sont là—de venir se mettre à la tête des troupes pour tâcher de faire une trouée. Napoléon III ne répondit qu'en arborant et en envoyant le drapeau blanc. Pendant ce temps, l'infanterie de marine essayait de reprendre Bazeilles. Pauvres gens!

Le soir de la bataille de Mouzon, où le 5e corps avait été détruit, Napoléon III, assure également le général Wimpfen, s'occupait de sa cassette particulière et télégraphiait que l'engagement n'avait pas été sérieux.

Le livre du général Wimpfen, qui est l'œuvre d'un homme de cœur, avance, en outre, un fait grave. Son rapport, envoyé à Paris dans les premiers jours de septembre, aurait été écarté par une haute influence, pour ne pas déplaire au général Ducrot, avec lequel, pendant la bataille de Sedan, le général Wimpfen eut un conflit.

LE GÉNÉRAL CHANGARNIER.—Une dépêche dit que la santé du général Changarnier est rétablie.

C'est de la goutte que souffre l'illustre général. Il l'avait aux mains lors de la dernière bataille qui eut lieu devant Metz, et elle fut l'occasion d'une scène qui appartient à l'histoire de la campagne du Rhin.

Le général ne tenait qu'à peine les rênes de son cheval, et la malheureuse bête ne faisait que pirouetter sur elle-même. A plusieurs reprises, le général la ramena, et toujours elle lui échappait et revenait à son pivotage. Lassé, on entendit alors Changarnier s'écrier:

"Maréchal-des-logis, prenez la bride de mon cheval; c'est de face que je veux être tué par l'ennemi."

Noble parole et bien française et qui partait, non pas seulement des lèvres, mais encore du cœur de celui que M. Thiers a appelé "la plus belle âme militaire de notre pays."

L'occupation prussienne produit assez de drames; sachons-lui gré de nous avoir donné une comédie.

L'autre jour, une noce s'abattait sur Saint-Denis. On dina, on courut les champs, enfin on finit par s'installer dans un jardin, où les hommes se mirent à boire de la bière, tandis que les femmes chantaient et dansaient des danses rondes.

Mais on avait oublié les Prussiens et leurs règlements. Tout à coup une patrouille surgit qui met la noce tout entière au violon, ni plus ni moins que dans la "Mariée du Mardi-Gras." Et, pour compléter la ressemblance, les hommes furent mis d'un côté, tandis que les dames étaient incarcérées de l'autre.

La pauvre mariée fondait en larmes, dit le *Mon teur*, et trouvait peu amusante sa nuit de noces. Le marié tempérait.

Heureusement qu'une bonne âme vint conter l'aventure au commandant de place qui, quelque Prussien qu'il pût être, fut attendri et fit immédiatement remettre en liberté la noce, à laquelle on intima l'ordre de quitter Saint-Denis.

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

Un fermier de l'Ouest a donné à sa fiancée un petit moulin en argent.

Un père de famille du Maine a présenté au fiancé de sa fille, la veille du mariage, un compte pour quatre ans de pension de sa fille durant le temps où ils avaient été engagés ensemble.

NAISSANCE.

En cette ville, samedi soir, le 23 courant, la dame de Ls. de Narbonne Lara, un fils.